

Julie Sedel (2009)

Les médias et la banlieue

Paris, Les bords de l'eau/Ina, 230 p.

L'ouvrage de Julie Sedel aborde un sujet qui pourrait évoquer de prime abord ce qu'en journalisme on nomme un « marronnier », tant il est en apparence rebattu : la manière dont les journalistes abordent la question des « banlieues ». La principale originalité de l'ouvrage, issu d'une thèse de sociologie soutenue en 2007, est de relier l'étude des conditions de production du travail journalistique « en banlieue » à un travail de terrain portant justement sur les formes de « réception » des populations concernées (habitants, associations, élus locaux) du traitement journalistique dont ils sont l'objet. L'enquête menée à Genevilliers au quartier du Luth et à Pantin dans celui des Courtilières décrit à la fois la « détérioration » progressive de ces quartiers et le sentiment de dégradation qui saisit les habitants.

Ce parti pris méthodologique permet, comme le souligne Julie Sedel à plusieurs moments, d'éviter de sombrer dans une approche « constructiviste radicale » qui accorderait un pouvoir étendu, voire illimité, aux journalistes en ignorant les contraintes qui pèsent sur eux tant dans le choix que l'orientation des sujets ou le déroulement même de leur enquête. Ce travail situé au croisement d'une sociologie de l'activité des journalistes et de la sociologie des banlieues souligne les déplacements progressifs des regards produits par les grands médias, et notamment par la télévision, sur la « banlieue » avec l'imposition, à partir des années 1990, d'un cadrage élaboré autour des thèmes des « violences urbaines » et de la « menace islamiste » en arrière-plan. Les rédactions n'en sont pas moins traversées par des représentations de la banlieue concurrentes et des définitions rivales de la réalité, à la manière de celles qui opposent, par exemple, les journalistes des services « société » à ceux des « faits divers ».

Ne disposant ni des mêmes sources (« experts » ou policiers) ni des mêmes ressources (prestige professionnel lié à leurs diplômes, expériences, et/ou à leur rédaction), les uns et les autres sont conduits à produire des visions souvent opposées (« positive » ou « négative ») de la banlieue, même si dans l'audiovisuel, le reporter généraliste tend à l'emporter systématiquement sur le « spécialiste banlieue », généralement situé à une faible place au sein de la hiérarchie rédactionnelle.

Le chapitre consacré aux « stratégies médiatiques dans les cités HLM » est certainement le plus riche et le plus novateur. Revenant sur les conséquences sociales, en l'occurrence locales, d'un événement médiatique (un reportage télévisé de 52 minutes diffusé, en 1989, sur Canal + sur la cité du Luth), Julie

Sedel offre, d'une certaine façon, par son enquête un rarissime « droit de suite » aux habitants de ces quartiers. À l'opposé du jugement journalistique encensant le reportage (du *Nouvel Observateur* à *Télérama* en passant par *Le Figaro*), reportage supposé décrire la vie quotidienne en banlieue, la réaction de la population du quartier est, en effet, fortement critique à son endroit. Faisant publiquement entendre leurs désaccords au sujet du traitement de l'information dont ils s'estiment victimes ainsi qu'aux « effets sociaux de la télévision », puissants dans le contexte local, les élus de la municipalité réagissent avec vigueur au reportage, craignant, à juste titre, qu'il n'accroisse la stigmatisation de la commune et du quartier désignés comme « lieux à problèmes ».

Cet exemple que l'ouvrage décortique montre parfaitement la prégnance de la mise en scène télévisée sur la population, construisant des figures héroïques (à la manière d'un Sliman devenu un temps le symbole médiatique de la « jeunesse des banlieues ») et contribuant, plus largement à produire une méfiance, sinon une sourde hostilité à l'encontre des professionnels des médias. Ces derniers finissent par être assimilés à des « ennemis » de la part des catégories sociales les plus fragiles, s'estimant ignorées, mais également « montrées » à leur désavantage par les médias. L'un des « effets sociaux de la caméra » les plus tangibles est de contribuer à faire advenir en retour une véritable socialisation plus ou moins volontaire aux médias chez les acteurs locaux et particulièrement les élus, de plus en plus soucieux de contrôler en amont le discours médiatique portant sur « leur » commune et « leurs » habitants. Julie Sedel décrit ainsi comment la ville de Gennevilliers va se doter, à la suite de ce reportage, d'un service de communication confié non plus à des militants, mais désormais à des professionnels entretenant des relations de proximité avec de nombreux journalistes afin d'anticiper le traitement de l'information, favoriser la visibilité des élus et revaloriser l'image publique du quartier.

De ce point de vue, les communes de banlieue ne se différencient plus guère des grandes villes, conseils généraux ou régionaux misant sur leur image pour attirer à eux investissements économiques et résidents de choix. D'autres initiatives locales réactives aux médias peuvent émerger comme la création d'associations socioculturelles de quartiers organisant des ateliers d'écriture qui finissent souvent par être à leur tour prises dans des logiques médiatiques en étant mobilisées par les journalistes comme autant d'exemples de « réussite » en banlieue. En plus de la richesse de l'enquête et de la diversité des matériaux collectés, il est permis de retenir – comme cela a pu être démontré ailleurs, sur le terrain des « mouvements sociaux » par exemple – la propension

journalistique à faire émerger des « interlocuteurs légitimes », la plupart du temps préalablement inexistantes, et à les consacrer.

Les populations des banlieues rejoignent ainsi les « groupes parlés plus qu'ils ne parlent » (paysans, ouvriers, chômeurs, etc.), pour reprendre la formule de Pierre Bourdieu, exposés aux manipulations symboliques les plus diverses. Une autre conclusion forte du livre est de mettre en lumière la multiplicité des acteurs produisant l'information sur la banlieue (des sources institutionnelles, semi-officielles, aux anonymes en passant par les journalistes eux-mêmes), ce qui plaide pour un refus du schématisme dans l'analyse de la construction du discours public tenu sur la banlieue ■

Philippe RIUTORT

GAP/ université Paris Ouest La défense

Laboratoire communication et politique du CNRS

